



Nature	Livre broché
Titre	Paroles des peuples racines : plaidoyer pour la Terre
Auteurs	Sabah Rahmani
Date de publication	2019
Nombre de pages	128
Pays	FR
Editeur	Domaine du possible ACTES SUD
Lien internet	https://www.actes-sud.fr/
Lieu de consultation ou mode d'accès	En librairie

Note argumentaire de la contribution

Papou, Massai, Maori, Pygmée, Touareg, Kanak, Kogi, Mapuche... L'ouvrage « Paroles des peuples racines. Plaidoyer pour la Terre » (Actes Sud) de Sabah Rahmani est un beau recueil des paroles de dix-neuf représentants des peuples autochtones avec une préface de Pierre Rabhi. Une passionnante source de réflexions sur notre planète où l'auteur expose les savoir-faire et la sagesse ancestrale des peuples indigènes pour instaurer un nouveau rapport à la nature.

« Las des promesses non tenues par les gouvernements successifs, le grand chef kayapó, Raoni, avait lancé un appel à la COP 21 à Paris en 2015, à tous les peuples racines, pour former une alliance internationale.

Deux plus tard, en octobre 2017, alors qu'il voyait son rêve se réaliser, il déclarait à la première grande assemblée de l'Alliance des Gardiens de Mère Nature (AGMN) à Brasília : "Nous devons être Un, nous devons construire une alliance avec les nations, une alliance avec la Terre et une alliance avec la Vie." Réunis autour de la figure historique et emblématique de la lutte indigène, plus de 200 représentants autochtones, venus de tous les continents, ont échangé, débattu et proposé des solutions aux enjeux environnementaux et culturels.

À l'issue de ce rassemblement, ils ont enrichi la Déclaration de l'Alliance des gardiens et enfants de la Terre Mère : Un appel mondial aux États et à l'humanité pour la préservation de la vie sur la planète et celle des générations futures.

L'ensemble des propositions avait été formulé une première fois lors de la COP 21. Avec le soutien de l'association française Planète Amazone, l'Alliance en appelle depuis à la mobilisation citoyenne internationale pour peser dans les décisions et œuvrer à un monde nouveau. Car selon elle, les problématiques auxquelles les peuples racines sont confrontés illustrent à moindre échelle ce que l'avenir nous réserve à tous, si nous ne réagissons pas. »

Mots-clés

200 REPRESENTANTS AUTOCHTONES –2019 – ALLIANCE DES GARDIENS DE LA NATURE – ALLIANCE INTERNATIONNALE –DEREGLEMENT CLIMATIQUE – ENJEUX ENVIRONEMENTAUX ET CULTURELS – EXCLUSION SOCIALE – LUTTE INDIGENE – MOBILISATION CITOYENNE INTERNATIONALE – OUVRAGE COLLECTIF -PAROLES de PEUPLES RACINES – PENSEE HUMANISTE - PEUPLES RACINES – PLAIDOYER – PLANETE AMAZONE – REGARD POUR L'AVENIR –SAGESSE – SAGESSE ANCESTRALE – SAVOIR ANCESTRALE – TERRE MERE – VOYAGE

DOMAINE DU POSSIBLE

La crise profonde que connaissent nos sociétés est patente. Dérèglement écologique, exclusion sociale, exploitation sans limites des ressources naturelles, recherche acharnée et déshumanisante du profit, creusement des inégalités sont au cœur des problématiques contemporaines.

Or, partout dans le monde, des hommes et des femmes s'organisent autour d'initiatives originales et innovantes, en vue d'apporter des perspectives nouvelles pour l'avenir. Des solutions existent, des propositions inédites voient le jour aux quatre coins de la planète, souvent à une petite échelle, mais toujours dans le but d'initier un véritable mouvement de transformation des sociétés.

Depuis plus de vingt ans, j'ai pu être témoin de la richesse et de la fragilité des modes de vie de nombreux peuples racines à travers le monde. Des études anthropologiques et des reportages m'ont ainsi menée à la rencontre de ces cultures, où l'altérité prend la forme d'une invitation au voyage au cœur de soi, de ses propres racines, des forces et des faiblesses de nos civilisations. À chaque voyage, je replongeais aussi dans les souvenirs de mon enfance, notamment ceux liés à mes séjours dans les montagnes berbères de mes grands-parents, où nous vivions dans la joie simple d'un lien charnel à la nature. Au fil de mes périples en Amérique du Sud, en Afrique, en Asie ou en Océanie, j'ai constaté l'universalité de cette sensibilité animiste, qui (r)éveille en nous une forme d'humilité, détachée du matériel. Telle une réconciliation avec notre propre nature. Et lorsqu'on ne parle pas la même langue, c'est ce fil invisible, porté par le regard intense et heureux, qui nous relie à l'autre par le langage du cœur. Avec cet ouvrage, j'ai non seulement souhaité partager un peu de ces expériences, mais être aussi la médiatrice de la parole directe, sans filtre, ni tabou, des messages que ces hommes et ces femmes veulent nous adresser.

Rencontrés pour la plupart à l'occasion de la grande assemblée au Brésil, les dix-neuf représentants de peuples racines nous livrent ici une part de leur cosmologie et de leur vision sans tabou de la nature, de leur culture et de la "modernité". Comment vit leur peuple ? Quel est leur lien à la nature ? À quels problèmes environnementaux sont-ils confrontés ? Quelles sont leurs valeurs spirituelles ? Quels regards portent-ils sur notre "modernité" ? Comment voient-ils leur avenir ? Quel message souhaitent-ils adresser à l'Occident ? Quelles solutions proposent-ils ? Etc. Quel que soit leur statut (chef de tribu, chamane, militant, artiste...), leur milieu naturel (forêt, montagne, désert, zone arctique...), leur âge ou leur genre, au fil de leurs récits, nous constatons l'universalité de leur pensée humaniste et écologique. Une sagesse dont notre société

Marishöri Samaniego Pascual

“Nous sommes la partie visible de ce qui reste de la forêt : nous sommes un bouclier”

Jeune activiste, Marishöri représente régulièrement son peuple dans les organisations internationales. Depuis la COP 21 à Paris en 2015, l'ancienne ambassadrice de l'association Planète Amazone a souvent défendu la cause autochtone auprès de personnalités politiques françaises (François Hollande, Nicolas Hulot...).

Dans mon village de deux cent soixante personnes en Amazonie, toutes les familles se dédient à l'agriculture en cultivant tout type de fruits et de tubercules locaux : des des ananas, des ignames, des patates douces... Suffisamment pour se nourrir. De même, nous ne chassons que pour nous alimenter, pas pour détruire l'habitat des animaux. Nous ne rasons pas non plus la forêt pour construire nos maisons, nous prélevons uniquement le strict nécessaire. De manière générale, nous n'utilisons les ressources naturelles que pour les besoins vitaux. Et parce que nous respectons profondément la Terre Mère, nous lui demandons toujours la permission de prélever ce qu'elle nous offre.

Pour les Ashaninkas, la Terre Mère est un esprit. Nous avons une relation spirituelle très forte avec elle, à travers la terre, la forêt, l'eau, l'air, et avec tous les éléments de la nature, parce qu'elle nous donne la vie. Cette connexion est indescriptible, c'est un lien qui remplit votre for intérieur : de la terre à l'humain et de l'humain à la terre, car lorsque nous mourrons, nous nous transformons en graines. Il y a donc une relation très puissante au plus intime de notre corps et de notre être.

Ce lien à la nature perdure où que nous soyons. Lorsque je suis aux côtés d'un arbre par exemple, je sens une affinité avec lui : comme un être vivant. Je sens l'énergie qu'il émet. Et parce que certaines essences d'arbres sont plus puissantes que d'autres, je voyage toujours avec un morceau de bois spécial pour être en connexion avec son énergie. Lorsque je le serre, je le ressens, comme si l'arbre était vivant près de moi et qu'il permettait de prolonger ce lien. Je l'aime beaucoup. C'est un symbole de protection que ma mère m'a donné, car elle connaît la sagesse des médecines traditionnelles connectées à la nature.

Le mal que l'homme inflige à la Terre Mère

Malheureusement, notre peuple est victime de la destruction de son environnement. Il n'est plus possible de se baigner dans les rivières comme autrefois, ni de pêcher à cause de la pollution, de la déforestation, des prospections pétrolières et des chercheurs d'or. Avec l'ouverture de nouvelles routes et les migrations, nous devons faire face à un accaparement illégal de nos terres. Certes, la migration est une histoire ancienne au Pérou, mais elle concerne ici les derniers espaces en Amazonie où vivent des peuples indigènes⁷. Nous sommes très inquiets car la forêt primaire est devenue une marchandise à exploiter. Or la nature n'est pas une ressource morte, elle est vivante ! Nous la sentons, nous sommes profondément liés à elle et nous souffrons sincèrement du mal que l'homme lui inflige...

Depuis plusieurs années, des agriculteurs se sont installés sans autorisation sur nos terres ancestrales et ont accaparé des sources d'eau qui irriguent habituellement nos cultures. Les torrents s'assèchent et nos villages connaissent des périodes de sécheresse, alors que l'eau est une source primordiale et sacrée à nos yeux. Pour autant, le district et les municipalités ne font rien pour nous aider : ils ont d'autres priorités... L'État a même construit dans la région un barrage qui a chamboulé les équilibres des rivières naturelles.

Les forestiers illégaux, quant à eux, vont toujours plus loin dans la forêt. Ces gens-là considèrent les arbres comme des choses mortes, des objets à exploiter. Tout comme l'exploitation des entreprises minières et les chercheurs d'or, qui puisent sans retenue les richesses des sous-sols en polluant l'environnement. Ils pensent à tort que l'Amazonie est une réserve inépuisable. C'est un manque de respect immense !

Tout cela est assez illogique pour nous qui, depuis plus de trois mille ans, avons su garder les ressources intactes. En peu de temps, les gouvernements et les entreprises sont venus, sans nous consulter, pour prendre le pouvoir, s'approprier nos terres et en extraire les ressources sans limite. La situation est devenue très préoccupante. Il est donc temps de reconsidérer tout cela avec sérieux et de prendre soin de ce que nous avons de plus précieux : la nature.

Nous, les peuples autochtones, sommes la partie visible de ce qui reste de la forêt : nous sommes un bouclier. Nous savons utiliser les richesses de la Terre Mère en préservant son équilibre. Nous savons nous en servir sans la violer. La preuve en est que nos générations se sont succédé pendant des milliers d'années et que la forêt est restée intacte. Nous sommes les gardiens de la nature. Nous cultivons encore une connexion spirituelle avec la Terre à travers nos contes, nos chants, nos rituels et notre sensibilité. Nous souhaitons prendre le contrôle de notre situation pour faire respecter nos droits et ceux de la Terre Mère. C'est notre responsabilité première mais aussi une nécessité pour l'humanité tout entière. C'est simple : si l'on préserve le mode de vie des indigènes, nous sauvons aussi l'Amazonie et sa biodiversité.

Sauver le patrimoine de l'humanité

En se réunissant en congrès, les Ashaninkas du Pérou et du Brésil ont fait le choix d'agir pour défendre leur peuple et la Terre Mère. Nous avons décidé de réaliser une cartographie afin d'identifier les communautés qui rencontrent des problèmes de déforestation illégale, d'exploitation pétrolière, de pollution, etc. Nous souhaitons ainsi redonner vie aux zones déforestées en replantant autant d'arbres que ceux qui ont été coupés, par exemple. Cela prendra du temps, et je n'en verrai sans doute pas la fin de mon vivant, mais nous devons maintenir cet objectif pour les nouvelles générations et rendre à la nature ce qu'on lui a volé.

Pour préserver notre culture, nous répertorions actuellement tous nos lieux sacrés historiques, et ils sont nombreux. À cette occasion, nous avons constaté que le gouvernement local construit des routes pour favoriser les migrations dans les zones où vivent encore des peuples non contactés. L'État prévoit d'installer l'électricité dans ces territoires. Mais en agissant ainsi, il ne respecte pas la volonté de ces tribus isolées de vivre à l'écart du monde pour se protéger. Nous continuerons donc de lutter, pas seulement pour le peuple ashaninka, mais pour que tous ces lieux soient reconnus comme patrimoine culturel et écologique de l'humanité.

Nous sommes conscients que nous ne pourrions pas résoudre tous ces problèmes seuls. C'est un travail de longue haleine, bien qu'il soit une priorité. Nous devons donc tous nous allier si l'on veut préserver la nature. Si certains autochtones dans le monde pensent que notre combat ne devrait pas inclure les Blancs, parce qu'ils ont été à l'origine de beaucoup de nos souffrances, je les comprends car je suis aussi passée par là. Je suis ashaninka, j'ai une autre culture, une autre langue, une autre manière de penser, et pendant longtemps, je ne me suis pas sentie péruvienne, car je voyais les Blancs comme des peuples qui nous détruisent. Si cela a été long et difficile d'accepter la situation, ce n'est que récemment que j'ai pu sentir une réconciliation. Aujourd'hui, je suis persuadée que c'est l'unique voie pour travailler ensemble et créer des ponts.

L'Alliance des Gardiens de Mère Nature aspire à cette union. Nous avons écrit en ce sens une déclaration internationale que nous avons présentée au président français François Hollande en 2015 avant la COP 21 à Paris. Notre alliance n'est pas gouvernementale, elle est soutenue par la société civile internationale, des citoyens non indigènes qui ressentent eux aussi avec leur cœur un peu de cette Terre Mère. Ils aiment les peuples indigènes et la nature. Ils sont encore peu nombreux, mais je sens que cette alliance est un projet de valeur universelle. Car historiquement, c'est bien la première fois que l'humanité doit lutter pour sauver la Terre Mère. Beaucoup de scientifiques et d'intellectuels sont eux aussi conscients de ce qui se passe. Il y a urgence ! En Occident, comme dans toutes les communautés. Car le constat est simple ; la Terre est en train de mourir, et les premiers à en souffrir sont les peuples autochtones. Je porte donc ici la voix de mon peuple pour dire que le temps est venu de chercher une stratégie pour conserver ce qui reste

de la nature et de nos cultures. Même si le combat risque d'être très difficile, nous devons rester forts et évoluer ensemble.

Parfois, il est vrai que je m'interroge : qui devons-nous représenter ? La Terre Mère ? L'humanité ? Comment faire pour lutter et porter cette voix face aux puissants qui ont de l'argent ? Comment concevoir une stratégie pour sauver ce qu'il reste ? C'est passionnant et je ne veux pas abandonner ce projet. On me prendra peut-être pour une jeune femme naïve qui a peu d'expérience comparée aux grands leaders historiques indigènes, mais je crois qu'il est important de rester connecté à la jeunesse, pour la paix des générations futures.

Le projet de l'Alliance ne se veut pas juste un espace de discussion : nous voulons agir de manière concrète, non seulement en Amérique latine, mais aussi en Afrique, en Asie, partout, pour commencer à nous connaître, à travailler ensemble. Et je suis persuadée que la clé réside dans l'éducation et la sensibilisation des grands et des petits. Sachant qu'il y a deux manières de voir l'éducation : à travers la science, développée par les connaissances occidentales, et via les savoirs indigènes, qui puisent leurs connaissances dans les semences, les arbres, les plantes médicinales, les chants, les musiques et le langage. Si nous allions les deux, nous survivrions. C'est la source de la sagesse. J'appelle donc les chercheurs et les scientifiques à rejoindre notre Alliance pour unir nos forces.